CATHERINE DUSSART
PRÉSENT
AGATHE BONITZER
RANDAL DOUC
SOMANY NA
AGNÈS SÉNÉMAUD
LE CHEMIN
UN FILM DE
JEANNE LABRUNE
www.epreuvesretirees.com

CATHERINE DUSSART
PRÉSENTE

LE CHEMIN

UN FILM DE

JEANNE LABRUNE

2017 - FRANCE / CAMBODGE
91 MNS - NUMÉRIQUE - COULEUR - 1.85 - SON 5.1
VISA 144 577

DISTRIBUTION
EPICENTRE FILMS
Daniel Chabannes
55, rue de la Mare 75020 Paris
01 43 49 03 03
info@epicentrefilms.com

PRESSE
Laurence Granec
& Betty Bousquet
92, rue de Richelieu 75002 Paris
01 47 20 36 66
presse@granecoffice.com

SYNOPSIS

Camille a rejoint une mission catholique au Cambodge avec l'intention d'y prononcer ses voeux.
Chaque matin, elle emprunte un chemin qui longe la rivière et traverse les ruines d'Angkor. Elle y croise un homme cambodgien, Sambath. Un rituel de rencontre s'établit entre eux…

JEANNE LABRUNE

à propos du film « Le Chemin »

LA GENÈSE

Il y a vingt ans, Catherine Dussart m'a fait lire « La Fiancée du Roi », un roman de Michel Huriet publié en 1967 chez Gallimard.
Le roman comportait une idée simple et forte : celle d'un croisement occasionnel puis rituel, d'un homme et d'une femme sur un chemin. Cette structure offrait beaucoup de possibilités.
Catherine m'a proposé de faire l'adaptation. J'ai lu une seconde fois le roman et puis je l'ai refermé pour prendre de la distance et je ne l'ai jamais relu. Cette distance, ce « respectueux irrespect » du texte, est pour moi la base du travail d'adaptation. Il s'agit de travailler avec l'écho que le roman produit en soi-même. Le film devait être tourné au Japon mais cela n'a pas été possible.
Je suis partie en repérage au Cambodge. J'ai parcouru le pays pendant quinze jours avec un régisseur et un chauffeur cambodgiens. Le pays et ses habitants m'ont touchée. Je suis retournée au Cambodge et j'y suis restée jusqu'à la fin du tournage.

LE CAMBODGE

Je me suis plongée dans les paysages, le climat, la vie des gens, leur Histoire passée et présente. J'ai visité les hauts lieux touristiques, les temples D'Angkor à proximité de Siem Reap et bien d'autres endroits moins connus. Cela m'a permis de m'imprégner de la culture du pays mais je suis allée tourner dans des lieux plus sauvages, plus secrets, dans les parties très peu visitées des temples et dans des villages éloignés des circuits.
Notamment dans le village de Ta Om où se trouvait la vieille église du film, un bâtiment qui sert d'école, et tout près, une rivière et une communauté villageoise.
Les religieuses du film sont, en grande partie, interprétées par des femmes de ce village. Les autres religieuses sont interprétées par des femmes vivant au Cambodge, parlant khmer, mais qui ont des origines diverses, une française, une jeune japonaise, deux sont originaires des Philippines.

LE TOURNAGE

C'est finalement très bien que je n'aie pas fait ce film il y a vingt ans. J'en ai fait d'autres qui, pour chacun, correspondait au regard que je posais sur le monde à l'âge que j'avais. Ce film-ci exigeait une connaissance plus longue de la vie, des épreuves, de la capacité à les surmonter, y compris dans le travail de réalisation. C'était un film difficile à réaliser. La chaleur était parfois insupportable, même pour les cambodgiens qui y sont habitués. Les journaux cambodgiens disaient que les chauve-souris tombaient mortes des arbres par centaines ce qui est très rare. Les gens craignaient pour les cultures de riz. Pendant un mois et plus, la température s'est fixée aux alentours de 45-50 degrés dans la région de Siem Reap où nous tournions. Les journées de travail étaient très longues, les conditions de tournage ascétiques. Malgré cela, à cause de tout cela, il fallait rester serein pour que le film puisse se faire et qu'il porte en lui la trace de cette sérénité.

LA LANGUE

L'être humain est le même partout : il naît, il vit, il aime, il lutte, il meurt. Les circonstances de sa vie, les situations traversées sont différentes, les « bords du chemin » sont différents, mais il y a un chemin à faire et c'est ce qui unit les êtres humains. Le reste les sépare. J'ai voulu que les acteurs parlent tantôt français, tantôt khmer, et qu'il y ait une fluidité entre les deux langues, comme il y avait de la fluidité entre les acteurs et techniciens français, les khmers de mon équipe et moi-même. Certains ne parlaient ni le français ni l'anglais, j'étais obligée de faire des efforts pour me faire comprendre. Eux aussi. Cette attention aux visages, aux gestes, rapproche parfois plus que des discours.

VIE INTÉRIEURE ET « NON-DIT »

Les trois « fantaisies » que j'ai écrites et réalisées » entre 2000 et 2004 soulignaient et concassaient les bavardages, les discours et postures de l'époque. Il me plaisait d'en rire et d'en faire rire pour décaper, par l'ironie, cette couche de conventions. Ici il ne s'agit plus des passions, mais de l'amour et aussi de la recherche d'une assise intérieure, de la responsabilité individuelle en face de la vie, en dehors de tout combat avec autrui. Chacune, chacun, livre un combat avec soi-même mais c'est un film doux.
Pour insuffler du sens par le non-dit, il faut jouer avec ce qui est universel. Les thèmes du fleuve, de la barque qui le traverse, de la forêt et de ses habitants « visibles ou invisibles » existe dans toutes les mythologies, dans la littérature et la peinture. Celui des poissons, des arbres sacrés, des ruines et des pierres, est présent partout dans les arts de quelque pays qu'ils soient. C'est en m'appuyant sur ces thèmes, qui me

sont familiers mais ne me sont pas personnels, en les réinterprétant, que je crois pouvoir faire passer du sens et de la sensualité. Le motif principal, c'est celui d'un roman d'apprentissage. Une jeune fille, Camille, discrètement guidée par une femme plus âgée qu'elle, cherche son chemin. Il croise celui de Sambath, celui de l'Histoire du pays, celui de Sorya, et à travers ces croisements, Camille découvre la complexité de la vie et la nécessité de tracer sa propre voie, avec lucidité et intuition. Elle apprend le refus et l'acquiescement, autrement dit : la liberté.
Le partage du silence entre les êtres conduit à beaucoup d'attention. Le moindre geste, un battement de cils, une inquiétude fugace dans un regard, un pas en avant, un pas en arrière, racontent beaucoup de choses. Les acteurs le savent : incarner ce n'est pas seulement dire des mots et gesticuler, c'est jouer de tout cet instrument qu'est son corps dans lequel est déposé, pour un temps, le personnage qui l'habite. C'est composer avec un rayon de lumière, se retirer dans la pénombre, ressentir la pierre sur laquelle on est assise, s'adapter sensuellement à tout ce qui entoure, le laisser passer en soi pour le restituer dans le film.

LA NATURE ET LES SONS

Les paysages du Cambodge sont mystérieux, il me fallait trouver les axes, les lumières, les heures, qui permettaient de capter leur mystère. Les sons aussi y sont mystérieux, à cause de la sécheresse qui fait craquer les feuilles, des insectes qui ont parfois des chants métalliques, des mouches qu'un fruit attire en nombre, des insectes nocturnes qui s'agglomèrent autour de la moindre torche allumée. Il y avait le son des rivières courantes et celui des eaux stagnantes, les silences peuplés. Nous avons, avec Anja Lüdke (monteuse), Pierre Choukroun, (monteur son) puis Eric Tisserand (mixeur), reconstitué tous ces climats sonores. Le son est la troisième dimension de l'image, c'est l'élément qui la sculpte. C'est un climat construit comme une musique très subtile dans laquelle le spectateur doit baigner, avec plaisir. Et si c'est réussi, personne n'a conscience du travail , le son paraît « naturel », bien qu'il ne le soit pas.
Les cambodgiens sont sensibles et pudiques. Mais il y a chez eux un fond tragique. Les morts ont beaucoup d'importance. Les paysages sont hantés par les esprits et les âmes errantes des morts qui n'ont pas reçu de sépulture. Dans les maisons traditionnelles, il n'y a pas de vitres aux fenêtres afin de laisser les âmes circuler librement. Quand on marche dans les paysages, quand on va dans les lieux retirés des temples, quand on regarde les arbres aux racines énormes, on ressent le lien des humains avec la nature. Toute la forêt semble nourrie par la chair des animaux et des humains retournés à la poussière, comme si la vie était le lieu et le temps des métamorphoses. Les paysages contribuent beaucoup, dans le film, à exprimer ces mystères de l'existence.

AGATHE BONITZER
(CAMILLE)

Ma rencontre avec Agathe a été déterminante. Notre complicité est née autour d'un café. Agathe n'avait pas besoin d'explications sur le scénario. Elle comprend tout, à demi-mot. Nous étions très complices sur le tournage. Bien que très jeune, Agathe connaît tout des rituels du cinéma et comprend immédiatement la mise en scène. Elle est exigeante avec elle-même et bienveillante avec les autres. Elle n'est dupe de rien. Elle va à l'essentiel avec finesse et puissance. Elle est d'une grande honnêteté. Elle a accepté le projet il y a trois ans quand Catherine Dussart envisageait encore que le tournage se fasse au Japon. Quand j'ai achevé le scénario pour le Cambodge, je l'ai rappelée pour lui dire que le film se ferait dans des conditions très difficiles à tous égards et que je ne lui en voudrais pas si elle renonçait à me rejoindre. Mais elle n'a jamais vacillé. Elle me disait : « Je ne suis pas vraiment une aventurière ». L'éloignement, le climat, tout cela l'inquiétait un peu mais l'attirait aussi. Dès qu'elle est arrivée au Cambodge, elle s'est laissée prendre par le charme du pays. Les conditions de tournage étaient telles qu'il fallait beaucoup de courage et de caractère pour les supporter et pour demeurer libre artistiquement. Agathe était admirée et aimée par tous.

SOMANY NA
(SORYA)

Quand j'ai achevé l'écriture du scénario j'ai immédiatement pensé à Somany Na. Elle n'avait joué qu'un second rôle dans un film de Tavernier mais je la connaissais depuis longtemps. Il me fallait pour ce rôle une femme puissante, crédible pour être la dépositrice de l'Histoire du Cambodge. Somany a un physique de femme terrienne, de bâtisseuse, une grande force de caractère. Le rôle de Sorya est celui d'une femme qui décide de sa vie.
Le Cambodge est un pays où les soins médicaux sont ruineux pour les familles. Tomber malade est une catastrophe, une épée de Damoclès qui pèse sur les gens de manière constante. Quand la maladie est grave il faut se faire soigner, au plus près, à Bangkok. Les familles n'abandonnent pas leur malade. Si elles n'ont pas de moyens suffisants, elles vendent tout ce qu'elles ont pour faire face. Il y a bien des cas de gens qui ont tout perdu à cause de la maladie d'un parent et qui sont allés grossir les rangs de ceux qui cherchent du travail dans les grandes villes.
Le personnage de Sorya sait tout cela pour avoir déjà vécu une hospitalisation à Bangkok. Sorya prévoit ce que pourrait produire une autre hospitalisation pour elle et Sambath. Il y a eu le génocide et maintenant, pour elle, il y a la guerre individuelle, comme en écho de la guerre historique. Une guerre où la victime et le bourreau se confondent en un seul corps. C'est une héroïne tragique, mais aimante et calme.
Somany est, dans la vie, une femme rieuse, vive et tendre. Elle avait à sortir d'elle ce personnage de femme hanté par une guerre historique qui lui a pris sa famille, et par une guerre intime qui l'a déjà obligée à se défaire de la maison et de la rizière qui lui venaient des siens. Sorya n'a pour tenir à la vie que son amour pour Sambath. Somany a su donner à son personnage la beauté des héroïnes antiques.
Sorya, c'est le Cambodge d'aujourd'hui : un pays magnifique et atteint d'une maladie grave. Un pays toujours martyr.

RANDAL DOUC (SAMBATH)

Sambath est un personnage écartelé entre deux pays, la France où il a vécu plus de trente ans et le Cambodge qui est son pays d'origine. Il y est revenu et il y est resté avec et pour Sorya. A travers Sorya, il a renoué avec ses racines. La rencontre avec Camille ravive ce partage intérieur. Il est séduit, attiré par Camille, Il interrompt toutefois le rituel des rencontres dès qu'il ressent l'importance qu'il a pris pour elle et qu'elle prend pour lui. La place du désir. Il ne s'explique pas, il ne justifie rien. Il s'éloigne et reste près de Sorya. C'est un homme déchiré mais qui sait choisir son chemin. Jusqu'au bout.
Randal Douc, cambodgien venu en France à l'âge de 3 ans, devenu chercheur en mathématique, écrivain de pièces de théâtre, et acteur, n'avait pas besoin d'explication pour comprendre intimement ce rôle et pour le jouer avec réserve et élégance.

LA MÈRE SUPÉRIEURE
(AGNÈS SÉNÉMAUD)

Agnès Sénémaud, qui incarne le rôle de la Mère supérieure, s'est tout de suite sentie à l'aise dans cet endroit. Elle vit à Paris mais elle connaît très bien le Cambodge où elle a vécu quelques années. Agnès n'avait jamais joué. Il y a chez elle une intelligence de la vie et une douceur qui passent très bien dans sa voix et son regard.
La mère supérieure est à la fois la conscience, détachée de tout égoïsme, dépositaire d'une sorte de sagesse qui passe par l'expérience, l'observation et l'écoute. Elle n'est pas empêtrée dans l'intérêt personnel ni les passions tristes ou heureuses. Son détachement lui permet d'avoir une intuition juste. Elle a de l'autorité sans être autoritaire. C'est ce qu'Agnès Sénémaud a su très bien incarner : une autorité bienveillante qui provient du détachement de soi et qui donne de la douceur à la fermeté.
La mère supérieure est le personnage qui s'exprime le plus dans le film et qui indique le chemin sans prétendre savoir où il va, ni même ce qu'on peut trouver sur ses bords. Elle nomme les forces qui traversent le monde et les hommes, elle décode ce que le sourire peut cacher de souffrance, elle pose des questions justes, elle admet qu'on puisse avoir peur mais pas que la peur guide une vie. Elle apprend à Camille à déjouer les pièges.
Entre Camille, Sorya et la mère supérieure, il y a un lien. Ce sont des femmes qui, toutes, cherchent où se fraient un chemin, en regardant la vie en face, même sa face sombre. Ce sont des femmes libres, et puissantes, à des âges différents de la vie.

LE CHEMIN

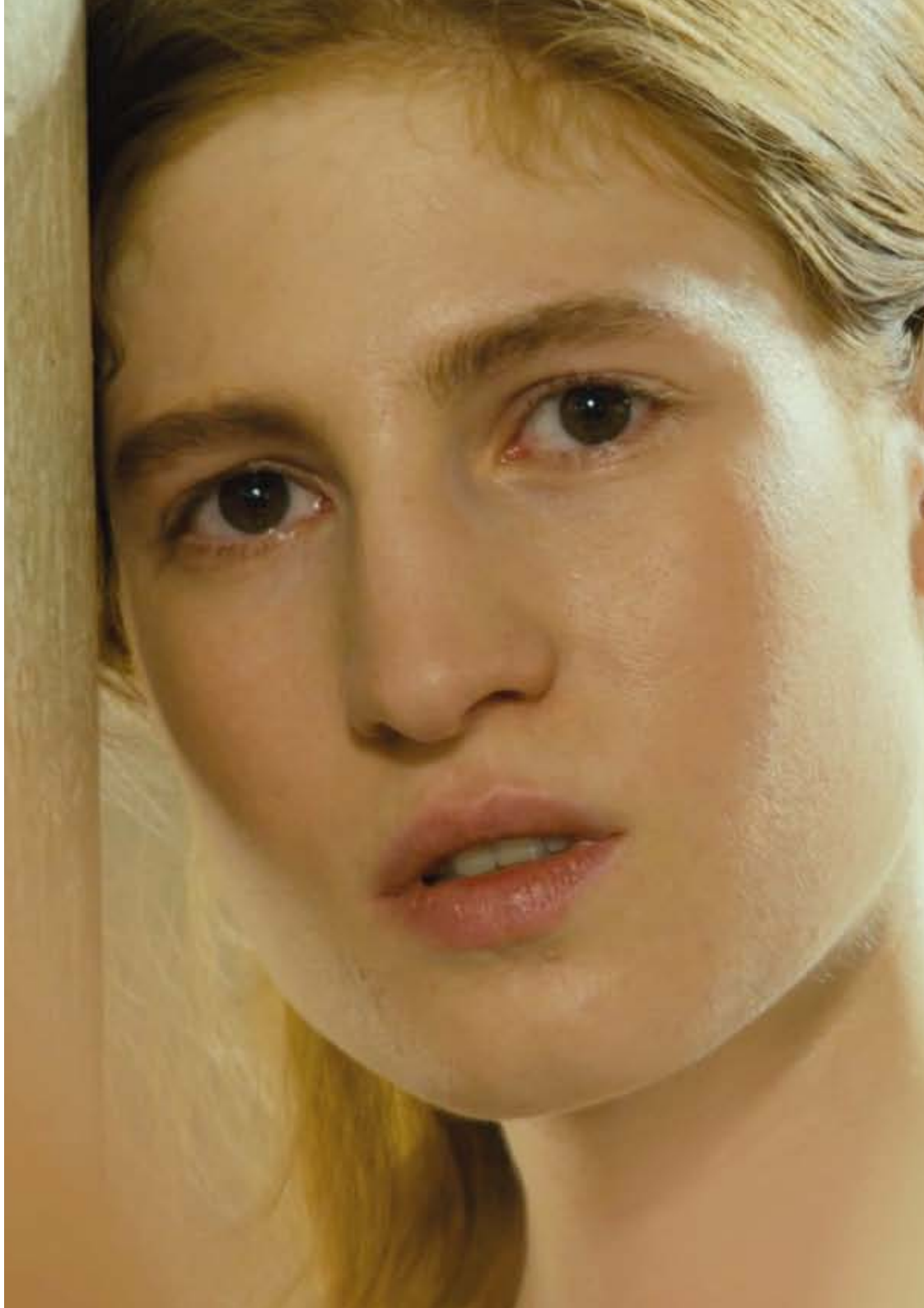
Il y a un parcours qui conduit à un but premier. Il en faut bien un pour avancer. Pour Camille : aller soigner quelqu'un dans une ferme. Mais à bien y regarder, ce chemin n'est jamais le même, il est plein de surprises, de rencontres, de découvertes. Ce chemin qu'on croit connaître et qu'on ne connait que par ses pieds qui conduisent mécaniquement à un but concret, se révèle être riche, perturbant, « hallucinant ». Camille le regarde et le voit à chaque fois différemment. Elle n'en épuise pas les mystères. Et ce chemin croise d'autres chemins, celui de Sambath, celui de l'Histoire du pays, celui de Sorya. Ce chemin du film, à travers la forêt et les temples, est une traversée des épreuves émotives et c'est pour le personnage de Camille, un chemin d'apprentissage de la vie, de connaissance de soi et des autres. La vie est un chemin qui mène à la mort. Mais entre la naissance et la mort, le paysage est vaste. Le chemin peut être étroit et monotone si l'on n'ouvre pas les yeux ; si on les ouvre, il offre beaucoup de possibilités, donc beaucoup de choix, ce qui est difficile, mais plus excitant, que de suivre la pente. Chaque être est un temple dont le gardien est le silence. La vie est un enfer plus beau que tous les paradis. Elle est tragique et voluptueuse. Quand je partais sur le tournage, je pensais souvent aux poèmes de Baudelaire, notamment à celui-ci (qu'Agathe et moi nous récitions) :

« La nature est un temple où de vivants piliers
laissent parfois sortir de confuses paroles
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
En une ténébreuse et profonde unité
Vaste comme la nuit et comme la clarté
Les couleurs, les parfums et les sons se répondent. (1)

De l'Egypte ancienne à la mythologie grecque, des rives du Nil à celles du Gange, en passant par les rivières peintes par les italiens et les flamands, de « la nuit du chasseur » de Charles Laughton aux textes d'Yves Bonnefoy, la traversée du fleuve par une barque raconte quelque chose. Quoi ? Pour certains, ce ne sera qu'une barque bizarrement vide sur une rivière. A chacun de comprendre et de rêver, ou pas.

(1) Charles Baudelaire. Correspondances. Les Fleurs du mal



JEANNE LABRUNE
réalisatrice

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

AUTEUR-RÉALISATEUR - LONGS-MÉTRAGES
La Part de l'Autre (1985)
De Sable et de Sang (1987)
Sans un cri (1991)
Si je t'aime prends garde à toi… (1998)
Ça ira mieux demain (2000)
C'est le bouquet (2002)
Cause toujours (2004)
Sans queue ni tête (2010)

SCÉNARISTE
Vatel (Réal Roland Joffé)

LITTÉRATURE
L'obscur (Grasset 2007)
Visions de Barbès (Grasset 2014)

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	**Jeanne Labrune**
Scénario	**Jeanne Labrune**
D'après le roman La Fiancée du Roi	**Michel Huriet**
	©Editions Gallimard, 1972
Image	**Jeanne Labrune et Mesa Prum**
Montage	**Anja Lüdcke**
Musique	**Pierre Choukroun**
Mixage	**Eric Tisserand**
Production	**CDP**
Produit par	**Catherine Dussart**
Coproduction	**Bophana Production**
	FRANCE 3 CINÉMA
	Film Factory
Avec la participation	**de France Télévisions**
	du Centre National du Cinéma et de l'image animée
	du Programme MEDIA de l'Union européenne
Coproduit par	**Rithy Panh**
Distribution	**Epicentre Films**
Attachées de presse	**Laurence Granec et Betty Bousquet**

FICHE ARTISTIQUE

Camille	**Agathe Bonitzer**
Sambath	**Randal Douc**
Sorya	**Somany Na**
Mère Supérieure	**Agnès Sénémaud**
Médecin	**Reap Chum**
L'accompagnateur de Camille	**Nhorgn Ty**

FESTIVAL

Festival du film de Cabourg

www.epicentrefilms.com